

Drôles d'amours platoniques

L'amour inspire les poètes, il obsède aussi les philosophes. Déjà chez Empédocle (celui qui a fini dans l'Etna, au Ve siècle aCn), l'Amour est l'un des deux principes du mouvement, aux côtés de la Haine ; ils expliquent pourquoi les quatre éléments ne restent pas en place. Mais l'autorité en la matière, c'est le Socrate de Platon. Si l'on passe sur les ambiguïtés érotiques du *Lysis* (et du *Charmide*, et du *Théétète*, et du *Premier Alcibiade*, et du...), c'est dans le *Phèdre* et dans le *Banquet* que Platon, de sa voix sensuelle, nous parle d'amour.

Le *Phèdre*, c'est vrai, est aussi un dialogue sur la rhétorique. D'ailleurs il commence par une critique d'un discours de Lysias, qui aurait argué qu'il faut offrir ses faveurs à celui qui ne nous aime pas, plutôt qu'à l'amoureux : ce dernier n'a pas toute sa tête, il risque de nous lâcher une fois satisfait, et il est souvent plus rentable de le faire un peu languir et espérer. Socrate va mener le (pas si) jeune Phèdre à déplacer le questionnement sur la nature de l'Amour, de la Beauté puis de la pensée, à travers un subtil jeu de séduction. Il fait notamment de la folie amoureuse l'un des quatre délires divins par lesquels on peut accéder à quelque chose de plus haut que ne peut le concevoir la raison pratique, aux côtes de la divination, de la possession divine et de la poésie. L'amoureux est déraisonnable parce qu'il est plus que raisonnable !

Mais c'est dans le *Banquet* qu'Éros est examiné au plus près. Le texte commence par le genre de concours que l'on fait souvent lors des soirées alcoolisées entre mâles : un concours d'éloges, ici d'éloge de l'Amour. Cinq éloges se succèdent. Phèdre fait d'Éros un grand dieu qui nous rend capables de courage et de solidarité. Pausanias oppose l'Aphrodite vulgaire et déréglée, qui nous avilit, à son éponyme céleste, qui inspire les belles actions et rend nobles et pardonnables toutes les audaces. Le médecin Éryximaque en fait deux formes d'organisation du corps, l'une explosive et pathologique, l'autre saine et harmonieuse. Aristophane (le dramaturge, pour l'occasion pris de hoquet), nous offre un mythe encore célèbre, sur l'humain primordial androgyne, à quatre jambes et bras, coupé en deux à la naissance : il cherche depuis lors sa moitié. Enfin, Agathon vient célébrer la puissance d'Éros, qui rapproche entre eux les dieux et les hommes, puissamment mais sans violence, par la beauté qu'il offre à tous. Il est plausible que tous ces discours soient des adversaires que Platon met en scène pour mieux le démolir ; le roublard n'en serait pas à son coup d'essai.

D'ailleurs Socrate, pour changer, vient tout chambouler. Il conte la réfutation en règle qu'il a subie sur le sujet de la part de la prêtresse Diotime. Celle-ci l'a mené à comprendre qu'Éros est le fils de Pénia, obtenu en forçant la... main de Poros lors d'un autre banquet : l'Amour naît du désir qu'a dame Manque envers sire Issue. De sa mère il hérite l'insatiabilité, de son père l'inventivité pour toujours trouver de nouveaux moyens de tenter d'assouvir son besoin insatiable. Nous autres humains sommes des gens simples : l'amour, chez nous, est désir insatiable du Bien ; on veut bien faire, on veut être quelqu'un de bien, et tant qu'à faire le bien-être. Or on reconnaît le Bien à son aspect : la beauté. Celle du corps, pour les plus myopes, celle de l'âme, pour qui la sait voir. Notre attirance pour les beaux corps et, à travers eux, pour les belles âmes, est le symptôme de notre incurable condition, celle de désirer le Bien. *C'est une bonne maladie*, comme disait ma grand-mère : c'est ce désir qui nous pousse aux grandes actions et à la quête de savoir.

Et puis, un peu plus tard (IIIe siècle pCn), vient Plotin, le premier néoplatonicien. Le néoplatonisme, c'est le goût des synthèses : Platon a toujours raison, mais Aristote n'a pas tort, comme d'autres de ses adversaires. Dans son traité III, 5 [50] (« Sur l'Amour »), il combine les éloges du *Banquet* : les deux Aphrodite, la fonction théogonique, le besoin insatiable. La Beauté est aussi pour lui l'aspect du Bien ; en revanche, ce ne sont plus seulement les âmes humaines, mais toutes les choses de l'univers qui la désirent, qui sont amoureux. Si la nature entière vit, c'est par amour, et quand on aime, on tend à être fécond, comme elle. Même le Bien, identifié au dieu suprême, aime (en l'occurrence lui-même). Pour celles et ceux qui ne sont pas encore assez divins, il

faut se contenter d'aimer autre que soi. Cet amour, c'est le désir de notre matière brute (identifiée à Pénia) pour la forme qui l'organise et la rend belle (identifiée à Poros), c'est-à-dire qui l'unifie. Aimer, c'est se languir de cette unité, cette union perdue, comme l'androgyné d'Aristophane.

L'Un, chez Plotin, c'est le Bien et c'est le dieu : l'amour comme quête d'unité est l'acte pieux par excellence, c'est bien pratique. Encore faut-il bien placer sa vénération : l'Aphrodite vulgaire est un bien secondaire, elle aime les corps et souvent s'y oublie, négligeant l'union plus intime que celle des chairs. L'Aphrodite céleste, voie royale vers l'Intelligence et vers le Bien, se sert plutôt d'un tel commerce comme tremplin vers de plus hautes jouissances. Car ce qu'on aime derrière les corps, c'est l'âme, et derrière elle, l'unité, le divin ; on veut s'y unir. Plotin est plus optimiste que Platon : pour lui, c'est possible. Par la contemplation, l'acte sans faille de l'Intelligence qu'on entraîne par la musique, la philosophie et l'amour, on peut s'unir toujours plus, jusqu'à se confondre, sortir du temps et ne faire plus qu'un avec le Bien, c'est-à-dire devenir un dieu. La quête amoureuse est ainsi le reflet d'une aspiration grandiose : la divinisation. Au temps pour l'hybris, puisque c'est tout l'univers qui est mis en branle par cette même ambition. L'universalité de l'amour comme force motrice qui tient ensemble l'univers sera d'ailleurs reprise à la Renaissance italienne par un autre philosophe néoplatonicien : Marsile Ficin. Mais ceci une autre histoire...